

# Un balcon sur l'océan



Catherine Pallois

Catherine Pallois

Un balcon sur l'océan

© Catherine Pallois, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5906-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration par :

Clémence Duquesnoy (Vibatée)

[clemence.r.duquesnoy@gmail.com](mailto:clemence.r.duquesnoy@gmail.com)

*À Michèle, ma chère Mamie Rousse, mon amie, ma première lectrice, que je remercie pour son soutien et pour son aide précieuse tout le long de l'élaboration de cet ouvrage.*

« La terre nous fait attendre ses présents chaque saison,  
mais on recueille à chaque instant les fruits de l'amitié. »

Démophile

Dix-sept heures trente. C'est le grincement de la porte d'entrée qui me sortit une fois de plus de l'abîme dans lequel je m'étais engouffrée derrière des silhouettes familières qui gagnaient une âme au fil de mes mots.

— C'est toi, Léa ? Installe-toi, je te rejoins, j'ai pratiquement terminé mon bouquin, tu sais !

Prise de frissons soudain, j'enfilai mon vieux pull gris, une de mes œuvres tricotées il y a fort longtemps calée au creux de mes reins. Ce bout de laine informe aurait dû être utile à soulager cette douleur lancinante qui décidément ne me lâchait plus depuis des jours. Je me suis souvent dit que je devais être pathétique à rester ainsi pendant des heures devant mes cahiers, à noircir le papier à l'ancienne. J'avais beaucoup à raconter sur le cheminement de chacune des ombres sur lesquelles j'étais seule à pouvoir mettre un nom pour l'instant. Ces amis, ces proches vivants ou disparus qui occupaient mes pensées me mettaient au défi d'évoquer leur existence. Ces grands absents, dont les traits du visage s'estompaient inéluctablement avec le temps, je les racontais pendant des pages et des pages pour mieux les retrouver enfin. Ici, la morte-saison s'étalait sur pratiquement une année entière et puis, coincée pour coincée, autant que ce soit utile à quelque chose. Écrire, c'est aussi prendre la tangente, m'extraire mentalement de mon enveloppe corporelle pour ne plus sentir ma vieille carcasse.

— Pas si vieille que ça, Rachel, m'avait-on dit alors que je me plaignais de fêter déjà mon soixantième anniversaire.

C'était l'an passé, le dernier week-end du mois d'août, j'étais très en forme alors, nous avons eu deux journées exceptionnellement belles ! Il en faut parfois pour apprécier la dureté de l'existence que nous menons ici. Les Lawley nous avaient ouvert leur domaine pour l'occasion. Un endroit idéal d'où nous dominions toute l'île si belle ourlée de récifs continuellement fouettés et balayés par les vents du large. Un point culminant au même niveau pratiquement que les ruines du château surplombant le Bois-Front, symbolique frontière entre les parties Ouest et Est de notre territoire. Ces vestiges d'une autre existence nous sont précieux, ce sont les dernières empreintes d'un passé révolu que les guides

ne manquent jamais de faire découvrir à nos visiteurs. Petit à petit absorbées par la nature qui apparaît sauvage parce que spontanée, ces pierres usées de résister font partie de notre décor. À force d'eaux de pluie stagnantes, une mare peuplée désormais d'une multitude de petits êtres vivants, a vu le jour ici. Cela d'ailleurs confère une certaine beauté mystérieuse à l'endroit. Tandis qu'en débordant d'un trop-plein impossible à contenir, un marécage tout autour s'est installé, créant ainsi une ambiance très prisée par les amateurs de visions occultes.

Envahi désormais d'arbustes épineux arborant des milliers de petits soleils ambrés, ce bel endroit haut perché est une pure merveille. L'excentricité d'une nature libérée de toutes contraintes laisse le champ libre à toutes sortes de végétations. Les ajoncs, les fougères et les bruyères entre autres y croissent à leur gré. Les couleurs y varient selon les saisons. Passant du jaune au mauve, du mauve au vert et du vert au roux, elles comblent ce besoin que nous avons d'être entourés d'un paysage naturellement beau où se mêlent de délicieux parfums dans un calme toujours relatif.

De chez nos amis alors nous pouvions ce jour-là vraiment prendre conscience de l'isolement de cet énorme caillou planté au beau milieu des eaux grises et profondes de l'océan tourmenté et souvent dangereux. Couvert d'un plafond bas et brouillardieux, il est cependant et malgré tout traversé par de timides rayons du soleil que nous qualifions de capricieux. L'existence aurait effectivement pu nous sembler compliquée sinon impossible ici, cependant nous y vivions pour certains depuis plusieurs générations bon gré mal gré. Situé sur le bout de la côte ouest qui plonge dans l'océan, notre village pouvait paraître insignifiant. Il ne l'était pas, il ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Il a sa place, il tient sa place. Une petite vingtaine de maisons, serrées les unes contre les autres car livrées à tout vent mais également protégées et dominées par le pic du clocher de notre église, résiste aux duretés du temps. Avec sa croix surmontée d'un poisson, la girouette en fer forgé s'obstine depuis des lustres et inlassablement à nous indiquer la provenance des vents. Certaines de nos habitations, les pieds pratiquement dans l'eau, ont presque toujours miraculeusement surmonté les méfaits d'un océan colérique. Le sentier qui longeait les habitations était absorbé souvent par des tonnes d'eau salée dont nous redoutions la puissance. Nous, les femmes du hameau d'en bas comme nous disions alors et comme nous disons

encore de nos jours, avons toujours fait de la résistance à l'adversité, non pas que les hommes aient moins œuvré mais ils furent si souvent absents qu'il fallut agir plus d'une fois sans eux et en se serrant les coudes. Nous aimions notre île. Ce gros rocher entouré d'eau est ce que nous avons de plus cher tout comme l'affection et la solidarité indispensables que nous nous portons les unes aux autres.

Hellen et Léa avaient comploté plusieurs semaines auparavant afin que cet anniversaire soit un peu la fête de chacun d'entre nous. Le jour venu, le temps était si beau d'un seul coup que nous ressentions bien naturellement la nécessité de nous détendre, de nous défouler. Rien ne nous avait été épargné cet été-là. On parle souvent du temps qui joue le trublion sur le tempérament des gens. Il s'agit là d'un fait que je peux confirmer si qui que ce soit devait en douter. Nous avions tout eu : les tempêtes fracassantes, les orages violents, les vents forts et puissants à faire trembler les murs, une mer exécrationnelle et assourdissante, tout cela nous avait épuisés mentalement. Les mauvaises intempéries s'étaient enchaînées nuit et jour sans que nous puissions souffler ne serait-ce qu'une heure. Aucune accalmie, aucun répit. Les bateaux ne sortaient plus. Les ferrys raréfiaient leurs allées et venues. La saison estivale était foutue. Nous étions résignés. Cet état chagrin nous détournait des joies de la vie les plus simples qui soient. Je me rappelle m'être enfermée à la maison un de ces jours-ci, après m'être collé des tampons dans les oreilles pour ne plus rien entendre. Je me sentis alors délestée de cette charge obsessionnelle au bout de quelques minutes seulement. Il suffit de peu de temps aux points nerveux sous tension pour se déconnecter, mais ce temps, il faut savoir le leur accorder. Un bruit incessant peut devenir une véritable nuisance, de même que le silence peut être vécu parfois comme une persécution pour certains. Seuls remèdes lorsqu'on n'a plus la force ou l'envie de s'adapter aux caprices du temps, c'est d'abord le silence, s'il est souhaité et devenu indispensable à son propre équilibre, et puis l'obscurité.

Alors quelques heures gorgées d'une luminosité silencieuse et radieuse si rares, vous pensez ! Nous n'en demandions pas plus. Aux premières heures du petit matin, avec quel plaisir nous avons mis de côté nos cirés et enfilé nos tee-shirts ainsi que nos robes légères si peu sorties de leurs armoires. Avec quelle joie nous avons chaussé nos sandalettes, les doigts de pieds libérés de leurs

carcans de cuir ou de caoutchouc. Avec quelle fierté nous arborions nos délicieux chapeaux de paille juste pour jouir de cette charmante fantaisie. Nous grimpons le chemin de la petite lande baignée d'une clarté bénie des dieux en chantonnant et en déambulant comme des folles, des fous ivres de cette liberté de mouvement tant attendue. Cependant nous devons être réalistes en reconnaissant que sur notre île nous n'étions nullement entravés ni soumis à la vraie torture d'une séquestration imposée par un quelconque tyran. Même dans la tempête la plus violente, nous pouvions encore, libres de nos mouvements, nous rendre d'un point à un autre de notre île et cela n'était pas négligeable. Du négatif, tirer le positif encore et toujours, il s'agissait d'un vrai travail à faire d'abord sur nous-mêmes. Quelles expressions sur nos visages pouvions-nous donc avoir ces jours-là ? Stéfie était la seule à nous les révéler plus tard en nous prenant en photo. Elle a toujours fait des tas de photos de chaque instant de nos vies. Elle est de nos jours une grande belle femme de 40 ans qui n'en fait pas plus de trente. Longue, fine, charmante et très enjouée, elle aurait pu sombrer dans le néant lorsque son compagnon abandonna le foyer pour ne jamais revenir. Elle n'a pas baissé les bras.

— Positive, je suis positive, avait-elle affirmé à Macha, sa mère, qui la plaignait en lui présageant une vie bien difficile et en maudissant très vertement ce compagnon qu'elle disait de pacotille.

Elle en avait pris plein les oreilles ce jour-là :

— Maman, ne commence pas, je ne veux pas entendre tes réflexions. Broie-les avec tes mauvaises herbes et fous-y le feu ; le vent emportera leurs cendres ailleurs et le plus loin possible. Il est hors de question que l'on parle ainsi du père de mes enfants même s'il est parti juste après la naissance de Nathan, ce n'est pas une raison. Maman, c'est la dernière fois que je te le dis.

Et elle ne plaisantait pas.

En fait, cet homme au demeurant bien sympathique n'avait pas été à la hauteur, c'est vrai, en ne supportant pas cette existence si particulière et si difficile d'îlien qu'il avait pourtant choisie au début de leur rencontre.